

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Vicq d'Azyr, Félix. Recueil  
d'observations sur les différentes  
méthodes proposées pour guérir la  
Maladie épidémique qui attaque les  
Bêtes à cornes; sur les moyens de la  
reconnoître par-tout où ell pourra se  
manifester...**

*Paris : Imprimerie royale, 1775.*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90957x29x04>

4.  
R E C U E I L  
D' O B S E R V A T I O N S

S U R L E S

*D I F F É R E N T E S M É T H O D E S*

Proposées pour guérir la Maladie épidémique  
qui attaque les Bêtes à cornes ; sur les  
moyens de la reconnoître par-tout où elle  
pourra se manifester : Et sur la manière  
de désinfecter les Étables.

*Par M. Félix VICQ D'AZYR, Médecin envoyé par les ordres DU ROI,  
dans les Provinces où règne la Contagion.*



A P A R I S,  
D E L' I M P R I M E R I E R O Y A L E.

---

M. D C C L X X V.



# OBSERVATIONS

SUR

*LES DIFFÉRENTES MÉTHODES*

*Proposées pour guérir la Maladie épidémique  
qui attaque les Bêtes à cornes.*

LES différentes méthodes auxquelles le Public a le plus de confiance, peuvent se réduire à trois principales.

Dans la première (*a*), on propose cinq saignées; la première & la seconde doivent être faites le premier jour, à très-peu de distance l'une de l'autre; la troisième & la quatrième doivent être pratiquées le second jour en deux heures de temps à peu-près, & on doit placer un purgatif entre ces deux saignées; la cinquième doit être faite sous la queue. On recommande de mettre sur le dos un mélange de sang, d'eau-de-vie & de farine; on permet six livres d'alimens solides dans tous les temps de la maladie, & on conseille l'eau blanche avec le soufre.

Dans un Avis imprimé à Condom (*b*), j'ai publié mes Observations sur les dangers de cette méthode, & j'ai insisté sur l'incertitude des signes d'après lesquels on se détermine pour déclarer les bestiaux malades; j'ai en même temps profité de cette occasion pour annoncer un procédé curatif simple,

(*a*) Celle du maréchal du Mas-Fimarcon.

(*b*) On le trouvera imprimé ci-après, sous le titre d'*AVIS important*, en suite duquel en est un autre aux Habitans des campagnes, contenant la méthode de purifier les étables.

A ij

méthodique, à la portée de tout le monde, & qui m'a réussi quelquefois. Les véritables symptômes qui peuvent constater l'existence de la maladie, sont sur-tout exposés avec le plus grand soin dans cette feuille.

L'Auteur de la seconde méthode (c) a raison de regarder comme attaqués de la maladie, les bestiaux qui ont la tête basse, les oreilles abattues, les yeux & le nez baignés d'une humeur purulente, les flancs en convulsion, l'appétit perdu & le ventre déjà libre. Il est même probable que ceux dont il a entrepris la guérison, n'étoient pas affligés de tous ces symptômes, dont la plus grande partie appartient au second temps de la maladie.

Les moyens qu'il propose, sont un breuvage en partie cordial, en partie diurétique, fait avec le vin, la chicorée sauvage & la racine de persil, des bouillons de viande de mouton, des illinitions & frictions avec l'huile d'olive & le savon le long de l'épine, & l'application d'une peau de mouton nouvellement écorché.

On ne sauroit dans le commencement d'une maladie inflammatoire, approuver l'usage intérieur d'un vin quelconque; l'eau blanche, lorsque l'on craint la putridité, est préférable aux bouillons faits avec les sucus des animaux. C'est ainsi que dans les maladies humaines on tire un grand parti de la diète végétale. L'application de la peau de mouton ne peut être qu'avantageuse, elle remplit les mêmes indications que les frictions, les fumigations, les scarifications, les cautères & les couvertures de laine; elle tend à ramollir la peau & à faciliter l'éruption. Mais l'auteur de cette Méthode ne conseille point les saignées qui sont presque toujours nécessaires, & il n'insiste point sur les délayans, dont l'administration très-souvent répétée, est de la plus grande importance. Ce traitement a le défaut de tous ceux qui sont proposés par des personnes peu instruites; elles ne connoissent qu'un seul

(c) pratiquée à Auvillars.

5

moyen, & ce moyen est le seul qu'elles vantent au mépris de tous les autres, dont elles ignorent absolument le nombre & l'efficacité. J'ai d'ailleurs de la peine à croire qu'une seule peau de mouton suffise pour opérer l'effet qu'on en attend; & quel est le Métayer qui, pour la vie très-incertaine d'une de ses bêtes à cornes, sacrifiera plusieurs de ses moutons, le seul bien qui lui reste? Enfin je ne sais si en considérant l'avantage de la province, il seroit à propos d'employer un pareil remède, dont la force & la nature de la maladie rendent d'ailleurs le succès toujours fort douteux.

Nous avons souvent suppléé à la chaleur procurée par la peau de mouton, en exposant les bestiaux recouverts d'un grand drap, à la vapeur d'un mélange d'eau-de-vie & de vinaigre; nous avons vu la peau se ramollir & devenir plus souple: en y joignant les fumigations faites sous le nez avec le soufre & le nitre, & les scarifications pratiquées de bonne heure, on a quelquefois le bonheur de voir la Nature soulagée & puissamment aidée dans les efforts qu'elle fait pour chasser la matière morbifique au dehors,

Dans le troisième traitement (*d*), nous devons considérer les symptômes & les moyens de guérison.

1.° Il faut, dit-on, examiner les bestiaux plusieurs fois dans le jour, leur passer la main à plusieurs reprises sur tout le corps; s'ils fléchissent lorsqu'on les presse au garot, si la peau est séparée des chairs, si elle se soulève aisément, & si froissée elle rend le bruit du parchemin sec, si l'on trouve quelques tumeurs, il faut tout de suite opérer.

2.° L'opération consiste à faire une incision à trois ou quatre travers de doigt au-dessous de la tumeur, ou de l'endroit où la peau est séparée des chairs; on décolle ensuite le cuir par le moyen d'un fuseau ou d'une spatule: s'il y a un amas d'humeurs, on recommande de les faire sortir en pressant. L'auteur propose ensuite différentes drogues, com-

(*d*) Celle du maréchal de Lanepax.

positions & mélanges pour obtenir la suppuration, la déterfion & la cicatrice de la plaie: il conseille 1.° un vinaigre aiguifé par la fuie de cheminée & par le fel: 2.° un électuaire fait avec fept onguens, deux espèces de baumes, la térébenthine, les jaunes d'œufs, l'huile d'olive & l'eau-de-vie: 3.° un vin aromatique très-composé: 4.° enfin plusieurs espèces de mondificatifs & d'emplâtres. Si l'appétit diminue, il veut que l'on fortifie l'animal par le moyen d'une potion, dans laquelle on doit employer la thériaque, deux espèces de confections, un opiat, & du vin le plus spiritueux. Si par malheur la fièvre fe déclare, alors il faut avoir recours à un lavement purgatif, dont la formule est très-compiquée; ce lavement doit être fuivi d'une potion purgative, dont les ingrédients font encore très-nombreux: fi la constipation est opiniâtre, on doit une seconde fois administrer le lavement. L'auteur ne répond point du succès, fi l'on manque à remplir quelques formules; il permet d'ailleurs les alimens folides & liquides, comme à l'ordinaire.

1.° Les signes énoncés dans la Consultation, & fur lesquels on se détermine, ne font ni suffifans ni exacts. Je n'ai jamais observé que les yeux foient de couleur de feuille-morte. Quoique l'animal paroiffe abattu, les yeux font toujours légèrement enflammés & plus faillans qu'à l'ordinaire; ils ne se terniffent que vers la fin de la maladie. Je n'ai point observé non plus que les lèvres foient pendantes & jaunâtres; je puis même affurer que je n'ai point encore rencontré ce symptôme dans le principe de la maladie actuellement régnante. Très-souvent une jeune bête fléchit quand on la pince au garot, fans être malade pour cela. Pour que l'on en puisse tirer quelque induction, il faut qu'elle fléchiffe beaucoup plus qu'à l'ordinaire, qu'elle se plaigne en fléchissant, & qu'elle paroiffe souffrir. On parle du décollement de la peau: depuis deux mois au moins que je vois un grand nombre de bestiaux attaqués de l'Épizootie, dans plusieurs pays différens & très-éloignés les uns des autres, j'ai conf-

tamment observé que ce symptôme n'a jamais lieu dans le commencement de la maladie, & que d'ailleurs on ne le rencontre pas dans tous les individus : il se manifeste lorsque la sensibilité de l'épine diminue, encore n'est-ce pas un décollement, c'est une espèce d'empâtement que l'on sent par le tact au-dessous de la peau desséchée. On peut être induit en erreur à cet égard, lorsqu'on examine une bête âgée, maigre, dans laquelle le tissu cellulaire est plus lâche & la peau plus dense, ou qui, à force de servir, a le cuir calleux en quelques endroits. On insiste beaucoup sur un bruit que l'on entend, & que l'on prétend être semblable à celui d'un parchemin sec & froissé en divers sens. Mais il m'est arrivé plusieurs fois de produire un bruit pareil en pinçant la peau des bestiaux qui, avec la meilleure santé possible, se trouvoient dans la circonstance précédente. Lorsque l'empâtement a lieu le long de l'épine, alors si on presse avec le doigt, on entend une espèce de crépitation qui ressemble absolument à celle des emphysèmes. Ce phénomène n'a rien d'étonnant pour l'homme instruit. Mais encore une fois, il n'a pas lieu dans les premiers jours. Enfin on répète souvent le mot de tumeurs, on enseigne comment on fera sortir la matière contenue dans le foyer. Mais malheureusement il n'y a presque jamais de tumeurs dans l'Épizootie actuelle; & quand il y en a, la guérison est assurée.

Les moyens que l'on propose sont la purgation, les potions cordiales & les scarifications. Les drogues dont est composée la potion purgative ne forment pas un ensemble bien dangereux. Le mieux seroit de s'en abstenir. Il n'en est pas de même de la potion cordiale; donnée de bonne heure, elle doit nécessairement augmenter la chaleur & la fièvre. Il est inutile d'observer que le nombre de drogues accumulées sans ordre & sans connoissance, rend cette recette impraticable. On y trouve les onguens & les baumes de toutes couleurs & de toutes vertus, confondus les uns avec les autres. On s'est efforcé de mettre toute la Pharmacie à contribution; tout

jusqu'au lavement y est, on ne sauroit plus, compliqué. C'est ainsi que les personnes peu instruites en matière médicale, croient ajouter aux propriétés d'un remède, en alongeant la formule, & qu'elles font à grands frais ce que plus aisément & en moins de temps elles auroient pu faire également avec une seule drogue, & quelquefois même sans en employer aucune. Cette dernière réflexion est sur-tout applicable à la guérison des plaies.

Les scarifications sont un bon moyen. Je les ai conseillées dans un Ouvrage imprimé à Bordeaux & dans une feuille imprimée à Condom. Mais on doit être prévenu que lorsqu'une bête à corne est vraiment attaquée de l'Épizootie, on a bien de la peine à obtenir une suppuration louable & abondante. Le seul beurre frais suffit pour le pansement. On peut se servir d'un mélange d'huile d'olive avec le vin ou avec l'eau-de-vie; on peut aussi, sur-tout vers la fin, employer la térébenthine de Venise dissoute dans un ou plusieurs jaunes d'œufs. Il faut avoir soin de recouvrir la plaie. Elle se dessèche à l'air & prend un mauvais caractère. On se servira pour cela d'un emplâtre aglutinatif que l'on appliquera un peu loin des bords de la solution de continuité, après avoir coupé les poils.

En un mot, si on réfléchit sur les circonstances du traitement, sur l'appétit que le prétendu malade conserve, sur la diminution que l'on dit être un symptôme extraordinaire, sur la quantité d'alimens que l'on permet dans tous les temps, sur l'abondance de la suppuration qui n'a presque jamais lieu lorsque l'animal est vraiment attaqué de la contagion, sur la fièvre que l'on regarde comme un simple accident, sur la constipation que l'on dit être fréquente, sur l'incertitude des signes d'après lesquels on se détermine, sur les symptômes énoncés dont les uns ne se trouvent point dans le principe de la maladie, dont les autres ne se rencontrent que rarement, ou jamais, enfin sur l'oubli des symptômes véritables & des signes les plus apparens; on est forcé de convenir qu'en



qu'en suivant cette recette, on traite comme malades des bestiaux qui se portent bien, ou qui sont attaqués d'une maladie différente; & que l'auteur, d'ailleurs respectable par son âge, estimable par sa bonne volonté, a cru voir dans l'Épidémie actuelle les symptômes d'une maladie qu'il a peut-être combattue autrefois avec avantage, mais qui ne ressemble point à celle dont il est aujourd'hui question.

Tel est le tableau des méthodes les plus accréditées, & tel est le jugement que j'ai cru devoir en porter d'après les lumières du raisonnement le plus sain & de l'expérience la plus multipliée.



B

---



---

## EXTRAIT DU JOURNAL

### *DE MES OBSERVATIONS ET EXPÉRIENCES.*

1.° LA Maladie épizootique ne se communique point aux chevaux, mulets, ânes, chiens, cochons, moutons & chèvres. Trois moutons sont cependant morts à la suite de l'inoculation, mais il nous a semblé que cet accident devoit être attribué à l'action du virus sur la plaie, qui en moins de trente-six heures a gangrené une extrémité toute entière.

2.° L'expérience m'a prouvé que les fosses sont contagieuses. Il faut donc redoubler de soin & de précautions à cet égard. Des morceaux de peau & de chair pris dans des fosses, où depuis plus de trois mois on avoit enseveli des animaux morts de la contagion, & introduits dans plusieurs plaies faites à des animaux sains, les ont infectés. Nous avons déjà perdu deux vaches après une pareille inoculation.

3.° Les forts purgatifs exercent toute leur action sur la partie droite de la panse, ils y excitent l'inflammation & la gangrène; la grande quantité d'alimens dont la partie gauche de la panse est remplie, les empêche d'y pénétrer: donc ces purgatifs sont dangereux.

4.° Les purgatifs minoratifs n'ont presque aucun effet marqué; seulement ils échauffent quelquefois l'animal: donc ces purgatifs sont inutiles.

5.° La mort des bestiaux que nous n'avons point saignés; a été souvent plus prompte qu'elle n'auroit dû l'être. La dissection a fait voir leurs entrailles extraordinairement enflammées: les saignées sont donc très-utiles.

6.° Les boissons émoullientes & nitrées, répétées de demi-heure en demi-heure, & les lavemens émoulliens administrés

quatre fois par jour, ont détrempé & ramolli les alimens du feuillet dans douze bœufs: on ne sauroit donc trop insister sur cette pratique.

7.° Les fumigations sous le nez avec un mélange de fleurs de soufre & de nitre en poudre, ont sollicité l'exercition abondante d'une humeur puriforme. On s'est aussi très-bien trouvé des vapeurs de l'eau-de-vie ou de l'esprit de vin avec le vinaigre, que l'on a fait recevoir aux bestiaux, sous un grand drap dont ils étoient recouverts.

8.° Les scarifications faites de bonne heure le long de l'épine & au fanon, & pansées comme il a été dit plus haut, ont quelquefois suppuré au grand soulagement du malade.

9.° Les vésicatoires, les cautères & les citres, n'ont presque jamais produit aucun effet du côté de la peau. Les cantarides ont seulement rendu les urines très-copieuses sans aucun soulagement marqué.

10.° Les sels alkalis, les sels mercuriels & antimoniaux, les différens foies de soufre tant vantés par les auteurs, les différens sels neutres & l'eau de chaux, ont prodigieusement augmenté la chaleur, quoique donnés à une dose très-mo-dique. L'ouverture des cadavres nous a fait voir des entrailles absolument gangrénées.

11.° Le mercure coulant, soit en frictions, soit intérieure-ment, avec la crème de tartre & le miel, n'a produit aucun effet.

12.° La thériaque dans le vin a donné beaucoup de chaleur. L'extrait de genièvre nous a paru moins échauffant. Tous ces remèdes sont en général très-nuisibles. Tous les bestiaux qui en ont pris une trop grande quantité, sont morts au milieu des convulsions les plus affreuses. Nous en avons vu plusieurs dans nos hôpitaux vétérinaires, rompre avec force la corde qui les tenoit attachés, & aller expirer à l'endroit opposé de l'étable. D'autres ne pouvant se débarrasser, sembloient faire

*B ij*

effort pour gravir le mur qui étoit devant eux ; ils se tenoient élevés sur les extrémités postérieures ; & la mort les surprenant dans cette situation, ils retomboient tout-à-coup.

13.° Les bois fudorifiques & les racines échauffantes, nous ont donné les mêmes résultats.

14.° Il en faut dire autant des résines & des esprits aromatiques.

15.° Les lavemens purgatifs ont quelquefois beaucoup fatigué les malades. Les lavemens avec l'air fixe, ont beaucoup gonflé l'abdomen sans aucun bien réel.

16.° Le vinaigre simple, le vinaigre scillitique, le vinaigre donné avec l'alkali fixe, dans le temps de l'effervescence, a paru soulager.

17.° Le vinaigre avec l'huile, donné matin & soir, a fait beaucoup de bien. Au lieu du vinaigre on peut se servir d'une eau vulnéraire quelconque.

18.° Je n'ai pas été aussi satisfait du camphre que je l'aurois imaginé. Après plusieurs essais, j'ai cru devoir m'en abstenir & employer le nitre seul.

19.° J'ai inutilement tenté de communiquer la maladie une seconde fois à des bestiaux qui, après l'avoir essuyée, avoient eu le bonheur d'en guérir. Ce fait doit rassurer le petit nombre de personnes qui ont des bestiaux guéris de l'Épizootie actuelle.

Ces différentes expériences ont été tentées à grands frais & avec une grande exactitude. On n'a rien négligé pour mettre hors de doute les vérités que je viens d'annoncer ; & je prie que l'on fasse attention qu'il m'en a plus coûté de peines & de travaux pour constater l'insuffisance de ces remèdes contre la maladie régnante, qu'il ne m'en auroit coûté si j'avois été assez heureux pour en trouver un capable de la combattre avec avantage.

---



---

## T R A I T E M E N T

### QUI A EU LE PLUS DE SUCCÈS.

PARMI les différentes méthodes que nous avons tentées, il y en a deux qui ont opéré quelques guérisons. L'une est difficile, compliquée, & n'est point à la portée de tout le monde. L'autre est plus simple & d'une plus facile exécution.

1.<sup>o</sup> Les signes d'après lesquels on doit se déterminer, sont les suivans. Dans le commencement de la maladie, l'animal est triste; quoiqu'il soit abattu, les yeux sont enflammés & saillans, la région lombaire gauche est dure, les extrémités postérieures sont chancelantes & peu assurées, les oreilles & les cornes sont ou plus chaudes ou plus froides, les muscles de la tête, du cou & des épaules sont agités par de légères convulsions, la bouche est plus chaude, l'animal touffe quelquefois, le pouls est plein & accéléré, quelquefois il est fréquent & concentré, l'appétit diminue ou disparaît. On ne voit point ces animaux courir avec empressement vers le fourrage lorsqu'on les en a privés pendant quelque temps; on observe qu'ils secouent très-souvent la tête, sur-tout lorsqu'ils ont rendu leur urine ou leurs excréments, & lorsqu'ils viennent de boire ou de faire quelque mouvement considérable. L'épine est plus sensible qu'à l'ordinaire, & lorsqu'on la pince vers le garot, l'animal fléchit brusquement les extrémités antérieures, en témoignant de la douleur & quelquefois en se plaignant; si on le pince en dessous, vers le cartilage xiphoïde, il se relève avec force. Ce dernier signe mérite la plus grande confiance. Nous en avons observé les progrès dans un grand nombre d'animaux inoculés, & qui ne se relevoient point avant cette opération; si on appuie sur les reins, on voit quelquefois les bestiaux attaqués, s'affaïsser du derrière; si enfin on presse avec le bout du doigt

le long de la colonne épinière, on voit quelquefois les chairs frémir, & on les sent palpiter sous la main.

2.° Lorsque par le concours de la plus grande partie de ces signes, on s'est assuré de l'existence de la maladie, il faut sur le champ ôter tout fourrage, & ne permettre absolument aucuns alimens solides à l'animal attaqué.

3.° On lui fera boire nuit & jour de l'eau blanche nitrée, de demi-heure en demi-heure.

4.° On lui donnera chaque jour quatre lavemens émoulliens; on peut y mêler une demi-livre d'huile de lin.

5.° On lui fera boire matin & soir une potion faite avec un grand verre d'huile de lin, & un tiers de bon vinaigre que l'on éteindra dans une quantité suffisante d'eau blanche.

6.° Dès l'instant de l'invasion, on fera plusieurs scarifications le long de l'épine. On les recouvrira d'un emplâtre aglutinatif, & on les pansera, comme il est dit plus haut, avec le beurre frais, &c.

7.° On exposera, au moins six fois par jour, les naseaux de l'animal à la vapeur du soufre & du nitre jetés sur les charbons.

8.° On le recouvrira d'un grand drap, sous lequel on mettra en évaporation un mélange de vinaigre & d'eau-de-vie. On répétera cette opération deux fois par jour. On le frotera ensuite en toutes sortes de sens avec des bouchons de paille trempés dans cette liqueur.

9.° Si l'on en excepte le temps pendant lequel on exécutera les préceptes donnés dans l'article précédent, l'animal fera toujours couvert avec deux grands morceaux d'étoffe de laine.

10.° Aussitôt qu'on le soupçonnera malade, on lui tirera par une saignée à la jugulaire environ six livres de sang; dix ou douze heures après, on en tirera par le moyen d'une

seconde saignée à peu-près la même quantité; douze heures après on fera une troisième saignée de quatre livres seulement. Il faut observer soigneusement que ces doses ne sont indiquées que pour un animal très-robuste & très-vigoureux. On les diminuera d'une moitié ou d'un tiers, suivant l'âge & la faiblesse du tempérament. Pour que les saignées aient quelque succès, il faut qu'elles soient pratiquées de bonne heure. On s'en abstiendra sur-tout, & on ne les réitérera point si la respiration devient très-difficile & que l'animal paroisse très-abattu.

11.° Lorsque les excréments commenceront à devenir liquides, on interrompra les potions huileuses, pour faire usage des infusions amères aux mêmes heures.

12.° On donnera alors matin & soir un breuvage fait avec l'infusion d'absinthe, dans laquelle on délayera une demi-once de quinquina en poudre. On s'en abstiendra si l'animal paroît très-échauffé. L'eau blanche nitrée fera d'ailleurs la boisson ordinaire.

13.° Lorsque la diarrhée a lieu, on peut mêler au quinquina dans l'infusion d'absinthe, une demi-once de diascordium; on insistera principalement sur le traitement des quatre ou cinq premiers jours, si le malade a paru en être soulagé.

14.° Dans tous les temps de la maladie, s'il se forme des tumeurs, on aura soin de les ouvrir. Si la peau est sensiblement élevée dans quelque endroit de la surface du corps, on l'ouvrira de même, & on traitera ces plaies comme il est dit plus haut à l'égard des scarifications recommandées.

Tel est le traitement qui m'a le mieux réussi dans la maladie contagieuse, par laquelle la Guyenne & les provinces environnantes sont dévastées depuis plusieurs mois. On la reconnoîtra sûrement aux signes énoncés ci-dessus. Il ne faut point se dissimuler qu'elle conserve toute sa force & toute son intensité dans les individus qui en sont vraiment attaqués; à force de saignées, nous sommes quelquefois parvenus à

217A

dissiper presque tout-à-fait l'inflammation. A force de boif-  
sons émollientes, nous avons humecté les alimens du troi-  
sième estomac. Malgré ces succès inattendus, démontrés par  
l'ouverture des cadavres, nous avons perdu une très-grande  
partie des bestiaux soumis à ce traitement. La maladie actuelle  
attaque donc le principe vital, son siège est immédiatement  
dans le système nerveux; aussi l'ouverture des cadavres nous  
a presque toujours offert le cerveau beaucoup plus mou qu'à  
l'ordinaire; il n'est donc pas étonnant que ce cruel fléau se  
soit le plus souvent montré au-dessus des secours de l'Art:  
il est probable qu'il sera tel jusqu'à ce que le temps & la  
Nature l'aient mis au niveau de nos connoissances. Une  
sécurité déplacée seroit très-dangereuse dans la circonstance  
présente, il est de la plus grande importance que l'on  
connoisse toute la supériorité de l'ennemi que l'on se propose  
de combattre.

### R É F L E X I O N.

La Maladie épizootique ne doit point être confondue avec  
les différentes espèces de charbon; en raclant les plaies qui  
en sont le caractère, on vient ordinairement à bout de les  
guérir. Il ne faut pas la confondre non plus avec certaines  
tumeurs qui se manifestent le plus souvent le long de la  
colonne épinière, sans faire perdre l'appétit, & sans occasionner  
de fièvre. En les ouvrant, en les faisant suppurer, & en les  
panfant, comme il est dit plus haut à l'article des scarifications,  
on est presque assuré de les guérir; mais il ne faut pas que le  
Public, abusé par des cures aussi faciles, imagine qu'elles  
peuvent suffire pour combattre avec succès l'Épizootie.

Délibéré à Auch le treize janvier mil sept cent soixante-  
quinze.

AVIS



## AVIS IMPORTANT.

Par M. VICQ D'AZYR, Médecin envoyé  
par les ordres DU ROI.

M<sup>RS</sup> les Maire & Consuls de Condom ont fait imprimer, à mon insçu, pendant mon séjour dans cette ville, une feuille qui a pour titre, *Traitement à faire aux Bestiaux attaqués de la maladie Épizootique*. Je crois qu'il est de mon devoir de publier mes Observations sur les différens articles de cette recette, d'autant plus qu'elle est dans les mains de tout le monde, & qu'elle contient des erreurs de la plus grande importance & préjudiciables à la province, pour le bien de laquelle je suis envoyé.

1.<sup>o</sup> Les signes sur lesquels on se fonde pour déclarer les bestiaux malades ne sont point suffisans; presque toutes les bêtes à cornes, sur-tout celles qui sont jeunes, ont l'épine très-sensible en tous sens. Il n'y a point de bœuf, quelque vigoureux qu'il puisse être, que l'on ne fasse ployer sous la main en le ferrant avec un peu de force & de dextérité, le long de la colonne épinière, en différens endroits; plusieurs bêtes sont d'ailleurs naturellement inquiètes & secouent la tête sans être malades pour cela.

Aux signes énoncés, il faut ajouter une *grande* tristesse, un pouls quelquefois plein & fréquent, quelquefois misérable & accéléré, la dureté de la région lombaire gauche, la vacillation des extrémités postérieures, les convulsions des muscles du cou & des épaules, la chaleur de la bouche, l'abaissement de la tête, la saillie ou l'inflammation des yeux, un changement dans la chaleur des cornes & des oreilles, quelquefois la toux & la perte absolue ou partielle de l'appétit. Sans le concours de la plus grande partie de ces signes, il n'y a point

C

de Médecin instruit, qui ose assurer qu'une bête est attaquée de la contagion actuellement régnante.

2.° On conseille un mélange d'eau-de-vie, de sang & de farine, appliqué sur les reins & sur le dos; on peut sans danger suivre cet avis.

Il vaudroit mieux frotter l'animal avec des bouchons imbus de vapeurs aromatiques & promenés en tout sens, faire des scarifications le long de l'épine, comme je l'ai indiqué dans mes Observations imprimées à Bordeaux, & mettre sur le dos une ou deux couvertures de laine.

3.° En suivant la recette imprimée, on doit faire cinq saignées, la troisième & la quatrième doivent être faites le second jour, à deux heures au plus de distance, & entre ces deux saignées on doit placer un purgatif. La cinquième saignée doit être pratiquée sous la queue: on ose assurer que toutes les fois qu'on rapprochera ainsi les saignées & les purgatifs, il en résultera beaucoup de mal pour l'individu qu'on soumettra à un pareil traitement, sur-tout s'il est vraiment attaqué de la contagion; c'est ce que j'ai déjà vu aux environs de Condom, dans trois Métairies différentes. La saignée sous la queue n'est ni utile, ni dangereuse.

Les saignées sont très-indiquées; on les a toujours conseillées dans l'épizootie actuelle; trois saignées copieuses suffisent pour les animaux les plus vigoureux, on les modifiera suivant le besoin: les deux premières seront de six livres, & la dernière sera seulement de quatre: on en fera deux le premier jour, l'une le matin & l'autre le soir, la troisième sera pratiquée le lendemain matin; on ne réitérera point la saignée, si l'on s'aperçoit que la respiration devienne difficile & que l'animal soit très-abattu.

4.° Les purgatifs forts & drastiques ne conviennent point; l'ouverture des cadavres m'a démontré qu'ils exercent toute leur action sur la partie droite de la panse, la gauche étant

absolument remplie d'alimens. Les purgatifs minoratifs ne font pas à beaucoup près aussi dangereux.

On purge doucement avec la décoction d'une livre ou une & demie de tamarins faite dans trois chopines d'eau, dans la colature de laquelle on dissout une demi-livre de sel d'Epsom. On fait prendre ce purgatif le second jour vers le soir, ou le troisième de grand matin, après avoir donné plusieurs lavemens & fait beaucoup boire le malade. Le plus souvent il vaudroit mieux substituer aux purgatifs une potion faite avec un grand verre d'huile de lin, à laquelle on ajouteroit un tiers de bon vinaigre; on feroit prendre cette potion matin & soir depuis le premier jusqu'au quatrième & cinquième jour, & on auroit soin d'en seconder l'effet par l'administration de quatre lavemens émoulliens dans la journée. J'ai aussi observé que les bestiaux malades se trouvent très-bien des fumigations faites sous le nez avec un mélange de soufre & de nitre en poudre, jetés sur les charbons: on peut répéter cette fumigation trois ou quatre fois par jour.

Vers le cinquième jour, si les excréments commencent à devenir liquides, on doit cesser l'administration des potions huileuses, pour faire usage, aux mêmes heures, des infusions amères, telles que celle d'absinthe en boisson & en lavemens; on peut délayer dans ces infusions demi-once de quinquina en poudre, le matin & autant le soir, on s'en abstiendra, si l'animal paroît très-échauffé. Lorsque la diarrhée a lieu, on peut mêler au quinquina, dans l'infusion d'absinthe, demi-once de diascordium; ce traitement est simple & méthodique; c'est principalement sur celui des quatre ou cinq premiers jours qu'il faut insister, si le malade a paru en être soulagé.

5.° Dans les premières recettes manuscrites, on permettoit huit livres de fourrage, dans l'imprimé on n'en permet que six, cette dose est encore trop forte pour les animaux vraiment attaqués de la contagion; alors ils ne mangent que quelques poignées de foin, encore avec beaucoup de lenteur, & lorsqu'on les a privés de fourrage pendant quelque temps,

*C ij*

ils ne le recherchent point avec avidité. Ce dernier signe mérite sur-tout la plus grande confiance; en un mot, il est évident, pour tous ceux qui ont observé la marche d'une fièvre quelconque, qu'un bœuf qui conserve son appétit, qui rumine & qui mange tous les jours cinq, six ou huit livres de foin, n'est point attaqué de la peste.

Au reste si l'animal est vraiment malade, il ne faut point absolument qu'il prenne d'alimens solides; les estomacs ne sont déjà que trop remplis, sans les surcharger encore de nouveau.

6.° La boisson faite avec le son est bonne, au lieu de soufre on y dissoudra du nitre; une once de sel suffit pour dix ou douze pintes d'eau: il faut faire boire le malade deux fois par heure; avec cette précaution nous sommes venus à bout de ramollir les alimens contenus dans le troisième estomac.

7.° Lorsque quelques tumeurs ou foyers se manifestent, la guérison est presque assurée, c'est ce que j'ai vu un grand nombre de fois; en les ouvrant on fait ce qu'il faut faire & ce que l'on a toujours fait.

8.° On lit vers la fin de la feuille imprimée, les paroles suivantes: *Le sentiment du Médecin est de tenir les bestiaux tous ensemble, qu'ils soient tous malades ou qu'ils ne le soient qu'en partie; on a remarqué qu'ils s'échauffent mutuellement; on a remarqué d'ailleurs que la séparation n'empêche pas la communication.* D'après ces préceptes dangereux j'ai vu ce matin avec la plus vive douleur, des bêtes que l'on traitoit comme malades, confondues avec les saines, dans une Métairie nombreuse.

Infortunés habitans des campagnes que dévaste un fléau terrible, jusqu'à quand l'ignorance & la crédulité se réuniront-elles pour augmenter vos malheurs! que n'ouvrez-vous les yeux! n'avez-vous pas vu cent fois une Métairie entière préservée, parce qu'on a de bonne heure éloigné la bête

malade? l'expérience ne vous a-t-elle pas démontré qu'une bête infectée suffit pour communiquer la maladie à toutes les autres? sur quelle autorité se fonde-t-on pour vous tromper ainsi? ne souffrez pas que le chagrin & le désespoir vous avilissent l'ame, en la plongeant dans de pareilles erreurs; sacrifiez, si vous le jugez à propos, vos bestiaux malades, aux recettes & aux préjugés, mais au moins conservez ceux que la contagion n'a point encore infectés: n'est-il pas évident qu'en suivant ces funestes indications, vous les perdrez nécessairement tous, & que vous voyant ensuite sans ressources par votre faute, vous serez livrés à l'amertume du reproche le plus affreux? O vous tous qui avez saisi avec avidité tous les exemplaires de cette recette, & qui vous faites un devoir de l'exécuter en tout point, reconnoissez au moins le danger de ce dernier article; & si ma foible voix ne suffit pas pour vous persuader, résisterez-vous encore, lorsque je vous fommerai d'obéir au Roi chéri qui voudroit conserver vos troupeaux, & de la bonté duquel vous devez tout attendre! il vous ordonne précisément le contraire de ce que vous faites aujourd'hui (e). Y a-t-il un François assez peu citoyen pour balancer entre une feuille hasardée, & un arrêt prononcé par son Maître? & comment est-il possible que l'on ait mis l'un & l'autre en opposition?

Tel est le langage que doit tenir aux habitans des campagnes un homme honnête & sensible, que le Gouvernement honore de sa confiance, & qui voit dans ces funestes abus la ruine entière d'une Province, qui avec moins de préjugés & plus de soins, conserveroit sans doute le reste de ses bestiaux.

Un pareil traitement fait encore naître les idées suivantes. Si les bestiaux qu'on lui a soumis, n'ont pas infecté les animaux sains, quoiqu'ils aient habité les uns avec les autres; les

(e) Les articles I & XI de l'arrêt du Conseil d'État du Roi, rendu le 31 janvier 1771, ordonnent expressément que l'on sépare les bêtes malades d'avec les saines; ces deux articles sont absolument contradictoires avec celui de la feuille imprimée à Condom le 30 décembre 1774.

premiers étoient sans doute, ou également sains, ou attaqués d'une maladie différente de celle qui règne aujourd'hui, puisqu'il est démontré qu'elle est contagieuse. Si on se rappelle d'ailleurs le peu de confiance qu'il faut ajouter aux seuls symptômes énoncés dans la feuille, & la quantité de fourrage que l'on permet dans tous les temps de la maladie, on ne pourra s'empêcher de convenir qu'en suivant la recette imprimée, on sera nécessairement exposé à traiter comme malades un très-grand nombre de bestiaux bien portans, ou attaqués, tout au plus, d'une légère indisposition; il ne sera pas étonnant alors que l'on ait l'air de les guérir presque tous. Ceux qui n'auront pas la force de résister aux remèdes, quoique sains, & la plus grande partie de ceux qui seront vraiment attaqués de la maladie, succomberont, il est vrai; mais ce nombre sera petit, parce que d'après l'exposé, on ne doit point entreprendre la cure, lorsque les symptômes que nous jugeons nécessaires pour constater l'existence de la maladie, se sont une fois manifestés: l'on a d'ailleurs tout à craindre, puisque ce même traitement est adopté dans tous les cas, & que le danger de la contagion doit toujours subsister, tant que l'on ne séparera point les animaux sains d'avec les malades.

J'ai cru cet Avis important & nécessaire; la recette en question est une consultation médicale que l'ignorance a défigurée, & dans laquelle il s'est glissé des erreurs très-dangereuses; en y faisant les corrections susdites, elle rentre dans la classe des connoissances reçues, elle indique ce que nous avons toujours fait, imprimé & conseillé à tout le monde, & ce que nous conseillons encore aujourd'hui.

*M. Vicq d'Azyr, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin ordinaire de Monseigneur le Comte d'Artois, Démonstrateur d'Anatomie & de Chirurgie, Membre de l'Académie Royale des Sciences, choisi par elle, & envoyé par le Roi dans les provinces de Guyenne, de Gascogne & de Languedoc, a l'honneur de représenter à M.<sup>rs</sup> les Maire*

*& Consuls de la ville de Condom: 1.<sup>o</sup> Qu'il est à propos de distribuer autant d'exemplaires du présent Avis, qu'il en a été distribué de la Feuille imprimée le 30 décembre 1774: 2.<sup>o</sup> Qu'il est de la plus grande importance de s'opposer à ce que l'on traite, sous quelque prétexte que ce puisse être, comme malades, des bestiaux dont la santé n'est sensiblement altérée dans aucune de leurs fonctions, ce que l'on n'a déjà que trop fait: 3.<sup>o</sup> Qu'il est indispensable de faire tous ses efforts pour détruire le préjugé où l'on est que la maladie actuelle ne se gagne point par communication, ce qui est démontré faux par les expériences que je viens de faire authentiquement dans cette ville: 4.<sup>o</sup> Enfin que les chiens doivent être tenus plus soigneusement renfermés qu'ils ne le sont.*

Délibéré à Condom, ce 4 janvier 1775.



A V I S

*AUX HABITANS DES CAMPAGNES*  
*où règne la Contagion.*

Par M. Félix VICQ D'AZYR, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine  
de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, choisi par elle,  
& envoyé par les ordres DU ROI.

C'EST le propre des Maladies contagieuses de se propager par communication immédiate. La fièvre pestilentielle qui enlève depuis long-temps les bestiaux du Condomois, est, sans contredit, une des plus funestes de toutes celles qui ont jusqu'ici régné sur les bêtes à cornes; elle est par conséquent sujette aux mêmes loix, & elle demande les mêmes soins. Le Citoyen malheureux qui vient d'ensevelir ses bœufs sous la terre qu'ils devoient labourer, n'a donc pas encore tout fait; il faut qu'il détruise tous les vestiges de cette cruelle maladie; il faut qu'il renouvelle la surface de tout ce qui peut y avoir quelque rapport: sinon il la verra renaître & faire de nouveaux ravages.

Les étables où les bestiaux infectés ont séjourné, demandent sur-tout la plus scrupuleuse attention. On emploiera pour les purifier, les moyens suivans.

1.° On enlèvera le fumier, on regrattera les murs & les pavés, on détachera les planches qui font partie des auges ou rateliers, on les transportera dehors, on ne laissera que les montans, & on fera la même chose à l'égard des lits, s'il y en a.

2.° On enfouira le fumier à dix piéds de profondeur; s'il n'est pas trop humide, on pourra le brûler.

3.° On layera les planches qui ont été transportées hors  
de



de l'étable, on les frotera avec force, on les passera plusieurs fois au-dessus de la flamme, & on les exposera à la vapeur du vinaigre.

4.° On doit se proposer ensuite de dénaturer les miasmes dont l'atmosphère & les murs sont imprégnés, & de faire circuler l'air dans les étables.

5.° Celui qui veut remplir ces indications, doit être muni d'une bouteille de vinaigre, de six ou huit onces d'acide vitriolique très-fort, de deux poignées de sel marin, de poudre à canon, de nitre en poudre, de soufre & de quelques fagots de menu bois.

6.° Il commencera par mettre des cendres ou du sable dans une terrine, au milieu de ce bain il placera un verre rempli de sel de cuisine, il fera chauffer le tout, il apportera le pot ou la terrine toute chaude dans l'étable, & il versera l'acide vitriolique peu-à-peu sur le sel; il fera la même opération aux deux extrémités de l'étable, si elle est un peu grande; les vapeurs blanches qui s'élèvent alors sont très-actives, il obtiendra le même succès en versant l'acide sur du sel que l'on aura fait chauffer sur une pelle; on doit beaucoup compter sur ce moyen.

7.° Il fera du feu en différens endroits de l'étable, sur-tout là où étoit l'animal infecté, le long des murs & dans les angles; le feu seul est un excellent moyen de désinfecter.

8.° Il promènera de la paille longue allumée, sous les auges & dans les trous des murs, s'il y en a.

9.° Pendant que les feux allumés brûleront toujours, il frotera les auges avec un balai ou avec quelques chiffons trempés dans du vinaigre d'ail; on aura auparavant ratissé ou verloppé les auges, s'il est possible.

10.° Il jettéra dans les feux allumés de la poudre à canon; il aura soin de ne pas la semer çà & là, mais il en jettéra

D

une pincée dans un espace peu étendu, afin qu'elle fasse une petite explosion.

11.° Lorsqu'il n'y aura plus de flamme, il jettera du nitre en poudre sur les charbons, il emploiera sur-tout avec plus d'avantage les pelotons ou masses de nitre un peu considérables; leur fusion a un effet plus marqué.

12.° Enfin il jettera du soufre sur les charbons, il sortira de l'étable & la fermera bien exactement.

13.° Il pourra employer également les fleurs de soufre mêlées avec le nitre en poudre, ce mélange s'enflamme avec la plus grande facilité, & sa vapeur satisfait aux mêmes indications.

14.° Il pourra se servir aussi des résines, feuilles, fleurs & baies aromatiques, mais en brûlant elles ne font que substituer une odeur agréable à une odeur fétide; elles trompent seulement l'odorat & ne dénaturent point les miasmes putrides; les vapeurs salines ont ce dernier avantage, elles méritent par conséquent la préférence.

15.° Il n'épargnera point les lits qui se trouvent dans les étables, d'autant mieux qu'ils appartiennent ordinairement aux Vachers. Il brûlera les paillasses & matelas, les draps feront mis à la lessive, & le bois de lit fera traité comme les auges & rateliers.

16.° Pendant quelques jours il allumera du feu dans l'étable, & il y brûlera du soufre.

17.° Il laissera l'étable toujours ouverte devant & après cette opération.

18.° Six ou sept jours après, il blanchira l'étable avec de la chaux délayée dans l'eau.

19.° Si l'étable que l'on se propose de purifier est construite de sorte qu'il soit dangereux d'y allumer du feu, alors

on s'en tiendra aux autres moyens: on y brûlera seulement une plus grande quantité du mélange fait avec le soufre & le nitre.

20.° On aura soin d'enlever toute la paille qui peut être dessus ou à côté de l'étable, avant d'y faire les opérations susdites; le mieux seroit de la brûler. On ne doit, au reste, s'en servir que pour les chevaux ou bêtes asines.

21.° Si l'animal infecté logeait dans une de ces cabanes de paille, que l'on construit pour le moment du besoin, il faudra y mettre le feu; le mieux sera de la brûler sur le lieu même où l'animal aura été enseveli.

22.° On aura soin de faire la fosse loin des maisons, loin des chemins, loin des abreuvoirs & des endroits où l'on rassemble la paille en tas.

23.° Lorsque les terres qui remplissent la fosse s'affaïsseront; on y en substituera de nouvelles & on les foulera avec force. Pour donner plus de consistance aux différentes couches, il sera bon de les humecter, en les foulant; il suffira pour cela, de répandre de l'eau en différens endroits: on empêchera, par ce moyen, qu'il ne se fasse par la suite des crevasses qui pourroient être dangereuses.

24.° On ne fera rentrer les bestiaux sains dans les étables où il y en a eu de malades, que long-temps après les avoir purifiées: il seroit même prudent que les Métayers d'un canton ne se déterminassent point à faire venir tous ensemble des bestiaux dans leurs métairies, sans avoir auparavant constaté, par une expérience facile, si en faisant rentrer un certain nombre de bêtes à cornes dans une étable anciennement infectée & dûment purifiée, le laps de temps est assez considérable, & la désinfection assez complète, pour qu'il n'y ait plus aucun danger à courir: chaque Communauté pourroit faire cet essai.

25.° Enfin dans les paroisses anciennement infectées, où,

*D ij*

par l'effet d'une heureuse migration, les bestiaux nouvellement transportés jouissent d'une bonne santé, il seroit bien à souhaiter qu'on n'en introduisit plus de nouveau; on empêcheroit ainsi la renaissance de la contagion.

Ces différens procédés sont fort simples & peuvent être mis en usage dans toutes les métairies; nous les avons indiqués & on s'en est servi avec succès aux environs de Bordeaux & de Valence; ils nous paroissent encore plus nécessaires dans le Condomois, où, l'épizootie faisant plus de progrès, les occasions de sa reproduction doivent être aussi plus fréquentes & plus à craindre.

*Délibéré à Condom, ce 28 Décembre 1774.*



## OBSERVATIONS

*Sur les moyens de reconnoître d'une manière sûre & facile  
l'existence de l'Épizootie dans un pays quelconque.*

Par M. VICQ D'AZYR.

LA Maladie épidémique qui règne depuis long-temps dans les provinces méridionales de la France, est la même que celle qui a dévasté l'Italie vers la fin du dernier siècle, & qui depuis 1711 s'est manifestée dans les royaumes circonvoisins. Les descriptions qui en ont été faites par divers Médecins, & les ouvertures des cadavres ont toujours donné les mêmes résultats. A peine a-t-on observé quelques différences relatives aux climats, aux saisons & aux tempéramens.

L'Épizootie actuellement régnante, n'a offert qu'un petit nombre de variétés. J'ai observé que dans les animaux foibles, la fièvre & l'inflammation n'ont pas à beaucoup près autant d'intensité, & que les alimens ne sont pas aussi endurcis dans leurs estomacs. Dans certains pays la crise se fait avec plus de facilité; dans le pays d'Auch, par exemple, l'on a souvent observé des tumeurs le long de l'épine: dans le Médoc, la langue s'est souvent excoriée, & il s'est formé des charbons; dans l'Agénois près de Valence, les sétons, comme préservatifs & comme curatifs, ont eu plus de succès que par-tout ailleurs; enfin, sur les confins de la Picardie, la maladie étoit beaucoup plus rébelle à Melincant qu'à Mesoncelle, quoique ces villages ne soient tout au plus éloignés que d'une lieue.

Quelles que soient ces variétés, la maladie s'est presque toujours montrée au-dessus des secours de l'Art, & les remèdes les mieux administrés, n'ont opéré qu'un petit nombre de guérisons. Il paroît cependant qu'elle est moins cruelle dans les provinces septentrionales que dans celles

qui sont placées au midi de la France : Dans ces dernières, la chaleur ajoute toujours à l'intensité de l'épidémie, & quelquefois l'hiver ne lui donne aucunes entraves; c'est ce que l'on a éprouvé cette année en Guyenne & dans la Gascogne. Elle s'est même développée malgré les rigueurs de cette saison, dans un pays très-éloigné & beaucoup plus froid.

On ne sauroit douter que cette maladie ne soit contagieuse. Elle se communique accompagnée de tous ses symptômes, par le moyen de l'inoculation & par la voie de la déglutition. Il est d'ailleurs bien prouvé que depuis un siècle à peu-près, qu'elle est devenue plus commune, la Nature seule, ou aidée des secours de l'Art, n'a jamais guéri à beaucoup près la quatrième partie des bestiaux qui en ont été atteints. Lorsque cette épidémie commence à faire ses ravages, on ne fait ~~quelques~~ <sup>quelques</sup> quelles seront ses bornes ni quelle sera sa durée. Tout ce qu'une expérience malheureuse a appris, c'est qu'elle enlève ordinairement la plus grande partie des bestiaux qui en sont atteints: l'individu qui par un bonheur très-rare échappe à ses fureurs, n'en communique pas moins la contagion à ceux qui l'entourent; & il semble alors que la guérison même ne soit pas sans danger. Je pourrois citer un grand nombre de faits qui tous viendroient à l'appui de ce que j'avance; j'ai vu en Normandie un veau, que des soins bien administrés ont guéri de la maladie; & qui l'a communiquée à plusieurs vaches, dont la mort a suivi de près sa convalescence.

Aux dangers d'une maladie presque incurable, se joignent donc ceux d'une communication qu'il est presque impossible d'interrompre. L'ignorance & la cupidité se réunissent sans cesse pour apporter de nouveaux obstacles, & pour donner naissance à de nouveaux abus. Qui peut en parler plus favorablement que moi qui en ai long-temps été témoin, & qui plus d'une fois ai fait des efforts inutiles pour les empêcher?

Dans une circonstance aussi fâcheuse, il n'y a point à balancer; on ne peut faire cesser la contagion & détruire

la maladie qu'en sacrifiant tous les malades, & en purifiant les étables, suivant la méthode que j'ai indiquée. Les heureux succès du massacre général des bêtes infectées dans plusieurs cantons de l'Italie, dans les Pays-bas, en Angleterre & dernièrement en Danemarck, doivent donner les plus heureuses espérances. Le ralentissement très-marqué de la contagion dans le Bordelois & dans l'Agénois, depuis que j'ai fait tuer sous mes yeux la plus grande partie des bestiaux infectés, doit encore rassurer de nouveau.

Mais inutilement on feroit tuer les bêtes malades, si on ne payoit pas une partie de leur valeur, il se trouveroit nécessairement un Métayer intéressé qui, séduit par la vaine espérance de la guérison, cacheroit la victime aux yeux de l'Administrateur le plus vigilant. La sagesse du Gouvernement a pourvu à tout, & la générosité d'un Roi bienfaisant offre au propriétaire un dédommagement beaucoup au-dessus de l'espérance que peuvent lui laisser les ressources de la Nature.

Les bêtes à cornes ne sont attaquées que d'un petit nombre de maladies, & parmi celles qui comportent quelque danger, l'épizootie actuelle est la seule pour laquelle il convienne de prendre les dispositions rigoureuses, prescrites par l'arrêt du Conseil d'État du Roi, rendu le 30 janvier 1775. Ne seroit-il pas à souhaiter que l'on eût des moyens sûrs & faciles pour la reconnoître par-tout où elle existe? la facilité avec laquelle elle s'étend d'un pays à un autre, par le transport des corps infectés quelconques, sa renaissance imprévue dans des lieux où l'on n'a pas pris toutes les précautions nécessaires pour la désinfection, & la rapidité de ses progrès dans les pays où elle a déjà jeté quelques racines, me semblent requérir l'indication & la publication la plus prompte de ces moyens.

On reconnoît en général la nature d'une maladie, par les symptômes & par l'ouverture des cadavres: les symptômes de l'épizootie sont décrits avec beaucoup de soin dans mes Observations imprimées à Auch, & dans l'Instruction pour

la désinfection d'une paroisse, imprimée & distribuée par ordre du Roi. Mais quelque exactes que soient ces descriptions, elles peuvent encore laisser quelques doutes aux personnes peu instruites ou peu exercées; il y en a d'ailleurs un si grand nombre qui ont intérêt à trouver la maladie là où elle n'est point, que je ne conseille pas de s'en rapporter uniquement aux symptômes, pour prononcer sur son existence.

L'ouverture des cadavres offre un moyen moins équivoque pour s'en assurer; les détails suivans suffiront pour ceux qui voudront y avoir recours.

1.° Les naseaux sont très-fétides, les sinus sont pleins d'une matière ichoreuse, & la membrane qui les tapisse est épaissie.

2.° Le cerveau est quelquefois plus mou qu'à son ordinaire; très-souvent la consistance & la couleur sont les mêmes que dans l'état naturel.

3.° Le poumon est gorgé d'air & fain d'ailleurs; je l'ai vu quelquefois noir & gangréné, mais cela est très-rare.

4.° Le cœur est dans son état naturel, il paroît seulement un peu plus flasque qu'à l'ordinaire; on a trouvé une fois le péricarde gonflé d'air.

5.° Le premier & le second estomac sont remplis d'une très-grande quantité de fourrage grossièrement haché, quelquefois la membrane interne est très-noire & gangrénée; c'est ce que j'ai observé, sur-tout en Normandie, dans des bestiaux auxquels un maréchal avoit fait avaler de la racine d'ellébore concassée dans du cidre.

6.° Le troisième estomac ressemble à une grosse boule, il est pour l'ordinaire très-dur & il contient des alimens desséchés & disposés comme autant de plaques entre les feuillets qui le composent: la membrane interne reste souvent adhérente aux alimens, lorsque l'on en fait la dissection; elle est  
alors



alors d'un noir brillant & comme bronzée: au reste la dureté très-grande du troisième estomac, & le détachement de la membrane interne ne sont pas essentiels à cette maladie; mais dans tous les sujets qui en sont atteints, les feuillets de ce viscère sont beaucoup plus mous qu'à l'ordinaire & très-faciles à déchirer; les alimens sont aussi plus secs, & sur-tout plus chauds que dans l'état naturel.

7.° Le quatrième estomac contient une liqueur verdâtre, qui y passe par expression, la membrane interne est enflammée & teinte d'une couleur de rose assez claire; quand la maladie est très-avancée, elle se détache pour l'ordinaire très-aisément: l'odeur qu'exhale le quatrième estomac est très-fétide, ce que l'on n'éprouve point à l'ouverture des ~~deux~~ *trois premiers*.

8.° Entre les différens estomacs & les circonvolutions des intestins, on trouve très-souvent des concrétions muqueuses & rougeâtres qui contiennent une eau sanguinolente.

9.° Il n'est pas rare de trouver les boyaux dans leur état naturel, quelquefois aussi ils sont enflammés intérieurement & sphacelés; souvent on trouve dans les gros intestins les débris d'une espèce de membrane muqueuse, qui, dans les premiers temps de la maladie, enveloppe les excréments, & que l'animal rend seule lorsque la dysenterie est déclarée.

10.° La vésicule du fiel est pour l'ordinaire plus volumineuse que dans l'état naturel, la bile n'a point de consistance, elle est très-fluide & sa couleur varie dans presque tous les sujets: quelquefois un coagulum noirâtre nage dans le fluide que renferme la vésicule.

11.° Le foie est le plus souvent dans son état naturel; quelquefois cependant il est plus volumineux & plus mou.

12.° La rate n'est jamais malade, non plus que les reins.

13.° Le fœtus est presque toujours mort dans les vaches pleines; je ne l'ai trouvé que deux fois vivant, la chaleur de ses entrailles est très-grande.

*E*

14.° Le sang est quelquefois si dissout que l'on ne trouve aucun caillot dans le système vasculaire. J'ai vu dernièrement en Normandie, le sang qui sortoit des artères carotides d'une vache que je faisois tuer, n'avoir pas plus de consistance que de l'eau teinte; il arrive aussi très-souvent que ce fluide conserve la même proportion dans ses principes.

15.° Enfin, nous avons quelquefois trouvé des vers dans les yeux & dans les sinus pituitaires.

On doit être prévenu que ces dérangemens sont beaucoup plus marqués dans les bestiaux qui meurent naturellement de la maladie, que dans ceux que l'on fait tuer dans le premier ou dans le second de ses périodes. L'inspection du bas-ventre suffit seule pour donner les connoissances nécessaires. L'engouement des deux premiers estomacs, la dureté des alimens, & le peu de consistance des feuillets du troisième, l'inflammation & la couleur de la membrane interne du quatrième; le gonflement de la vésicule du fiel, & le changement de la bile, fournissent des caractères suffisans pour constater l'existence de l'Épizootie.

Lors donc que l'on voudra s'assurer si la maladie qui, dans un village quelconque, a déjà enlevé quelques bestiaux, a quelques rapports avec celle qui s'est manifestée dans les provinces méridionales, il suffira d'appeler un Chirurgien ou un Élève de l'École vétérinaire, qui, d'après la lecture de ces Observations, prononcera d'une manière sûre & facile sur sa nature.

A ces moyens on peut ajouter le suivant, dont il est bon que l'on connoisse l'utilité; dans tous les cas où l'on se propose de constater l'existence de la contagion, on fera avec de la filasse deux tampons que l'on trempera dans la bile, dans la morve ou dans la chassie d'un animal malade; on introduira ces tampons dans deux plaies faites à la peau d'un animal sain, dans n'importe quelle partie du corps; si la maladie se déclare en six ou huit jours accompagnée des

mêmes symptômes, on peut conclure avec certitude qu'elle est contagieuse, & qu'elle comporte par cela même un grand danger. On n'a point encore songé à tirer ce parti de l'inoculation.

L'existence & la nature de la maladie une fois constatées, on procédera à l'exécution de l'arrêt du Conseil d'État, qui ordonne de tuer toutes les bêtes infectées; & cette exécution se fera encore avec plus de succès, si M.<sup>rs</sup> les Subdélégués, dès qu'ils auront les plus légers soupçons d'épidémie, font faire par leurs Syndics un dénombrement exact des bestiaux de chaque canton. C'est ce que j'ai vu faire dans le Bordelois, dans la subdélégation de Condom, & dernièrement en Normandie.

Après avoir donné les ordres les plus sages & les instructions les mieux circonstanciées, après avoir indiqué des moyens sûrs & faciles pour reconnoître l'Épizootie par-tout où elle se manifestera, le Gouvernement n'a-t-il pas lieu d'attendre la cessation entière de ce fléau; & si par un accord heureux & unanime, les Puissances étrangères prenoient le même parti, ne pourroit-on pas raisonnablement espérer de voir enfin tout-à fait disparaître cette terrible maladie, qui, en désolant les campagnes, détruit les véritables richesses d'un État!

*A Paris, ce dix-huit Février mil sept cent soixante-quinze.*

*Nota.* Ces différentes Observations ont été imprimées & distribuées en plusieurs endroits. J'ai publié de plus à Bordeaux un petit Ouvrage sur les moyens préservatifs, & une feuille concernant les étables; à Paris une Instruction sur la manière de désinfecter une paroisse; & à Rouen deux Instructions, l'une pour les Syndics & l'autre pour les Soldats. Je me propose de faire paroître incessamment tous ces Avis & de les rassembler dans un volume.